**Le Comité des femmes inter-églises, 1978-1998: une boussole pour les femmes de l’Église des frères mennonites du Québec[[1]](#endnote-1)**

Lucille Marr, Université McGill / Collège presbytérien de Montréal

Récemment, les archives de l’Association des Églises des frères mennonites du Québec ont acquis un petit classeur vert qui contient les procès-verbaux où l’on trouve les activités du Comité des femmes inter-églises entre la date de sa constitution, en 1978, et de sa dissolution, en 1998. Beaucoup de ces documents sont soigneusement écrits à la main et ils témoignent de l’importance du rôle des femmes dans l’organisation des communautés pendant et après le Réveil qui a eu lieu au Québec dans les années 1970, notamment pendant les premières années des Frères Mennonites dans la province[[2]](#endnote-2).

Le Comité des femmes semble avoir été une boussole pour les femmes converties et leurs familles. Bien que ces femmes aient été baptisées dans l’Église catholique, elles ont atteint la maturité pendant « la crise religieuse des années 1960 » alors que le culte du dimanche est devenu facultatif pour beaucoup de personnes occidentales, et notamment pour les gens du Québec[[3]](#endnote-3). Lors d’un retour à la foi par le biais du protestantisme évangélique, ce comité a offert un endroit où les femmes pouvaient se redéfinir elles-mêmes comme épouses et mères chrétiennes. Pendant vingt ans, y compris une quinzaine d’années après le pic du Réveil au Québec en 1982, les femmes des Églises des frères mennonites du Québec ont organisé la journée annuelle des femmes inter-églises. L’événement attirait régulièrement les femmes membres des sept grandes communautés de foi établies à cette période-là.

**Aperçu du contexte**

Affirmer que les femmes évangéliques du Québec n’ont pas été assez étudiées, c’est peu dire. Jusqu’à présent, la littérature s’est occupée surtout du phénomène et de l’organisation des institutions évangéliques pendant le XIXe siècle et pendant le court Réveil qui eut lieu après la Révolution tranquille des années 1960[[4]](#endnote-4). La plus grande exception est Henriette Feller, née en Suisse et arrivée au Québec en 1835 avec la Société missionnaire de Lausanne[[5]](#endnote-5). On a également commencé à étudier le rôle des femmes dans la Société missionnaire canadienne-française de la fin du XIXe siècle[[6]](#endnote-6).

De leur côté, les études mennonites se sont centrées sur la partie anglaise des deux solitudes du Canada[[7]](#endnote-7). Dans *The Work of Their Hands* (L’œuvre de leurs mains), Gloria Neufeld Redekop se penche sur les sociétés des femmes mennonites du Canada avec un intérêt particulier pour l’Ouest canadien qui s’arrête brusquement en Ontario, à la frontière avec le Québec[[8]](#endnote-8). L’histoire présentée par Marlene Epp dans *Mennonite Women in Canada* n’aborde jamais le sujet des femmes québécoises non plus[[9]](#endnote-9). Ce n’est pas surprenant. Même au Québec il n’est pas facile de combler le fossé entre les deux solitudes des églises mennonites anglophone et francophone. Toutefois, malgré les défis, lorsque nous entreprenons d’écrire l’histoire des mennonites au Canada, que l’on considère un peuple divers, les mouvements qui ont marqué l’histoire des Rolland, des Taillefer, des Lavoie, des Landry et des Robitaille doivent être intégrés dans la complexe chorégraphie qui, depuis les années 1970, a façonné le peuple mennonite que nous connaissons aujourd’hui.

Les documents du classeur vert montrent l’expression dynamique et unique du Comité des femmes inter-églises. Des femmes québécoises qui se questionnaient sur leur identité au beau milieu d’une vague de changements apportés par le concile Vatican II et par le Révolution tranquille. Dans un Québec catholique, les changements radicaux par rapport à l’influence de l’Église après les réformes mises en place par le concile, comme le fait de célébrer la messe dans la langue des gens avec un célébrant qui regarde vers les fidèles au lieu de regarder vers l’autel et la participation plus importante des laïcs, ont été suivis par un délaissement du culte, ce dernier étant devenu facultatif dans les esprits et la pratique de la plupart des gens. La Révolution tranquille a accéléré le déclin de l’influence de l’Église car l’État a pris en main des domaines autrefois gérés par elle comme l’éducation, la santé et l’aide sociale. Nulle part ailleurs au Canada l’Église a connu une baisse du nombre de fidèles aussi dramatique[[10]](#endnote-10).

L’exode en masse des laïcs qui quittaient l’Église – membres du clergé et même des femmes et des hommes menant jusque-là une vie consacrée – a transformé le Québec qui a passé « d’être l’une des populations les plus religieuses en Amérique du Nord à être l’une des moins pratiquantes ».[[11]](#endnote-11) Cela a eu un impact dramatique sur la vie des femmes. Poussé par un mouvement féministe très dynamique, en une seule génération le Québec a passé d’avoir le plus haut nombre de mariages et les familles les plus nombreuses à la plus grande proportion de couples de conjoints de fait. Le taux de naissances a chuté brutalement à cause de l’accès aux méthodes de contraception et de l’idée d’une grande majorité qui voit l’avortement comme un choix revenant aux femmes. Le fait d’avoir des enfants en dehors du mariage a été vite banalisé. Sans le joug de l’autorité ecclésiale, les femmes ont entrepris de redéfinir leur identité. Elles se sont organisées et elles se sont soutenues dans des groupes qui se réunissaient souvent dans le sous-sol des églises[[12]](#endnote-12).

Voilà donc le contexte où le Comité des femmes inter-églises a été constitué. Dans cet article, j’avance que le Comité des femmes inter-églises a donné aux femmes des églises mennonites francophones la possibilité de se soutenir en tant que femmes alors qu’elles cherchaient à se réorienter dans un monde marqué par des changements dramatiques. À l’instar des groupes non religieux qui offraient aux femmes un endroit sécuritaire pour explorer de nouvelles possibilités, les journées des femmes offraient un lieu sûr où les femmes pouvaient explorer avec d’autres femmes comment vivre en tant que chrétiennes évangéliques. J’irais même jusqu’à dire que ce comité est devenu le vaisseau où les femmes ont formé leur identité en tant que membres des Églises des frères mennonites du Québec.

**Les joueurs : aperçu de l’histoire des églises du Québec**

En 1956, une présence mennonite a été établie au Québec quand la Mennonite Mission Board de l’Ontario et la Mennonite Mission des États-Unis ont envoyé deux jeunes couples, Tilman et Janet Martin, et Harold et Pauline Reesor comme missionnaires[[13]](#endnote-13). Malgré toutes les difficultés pour implanter des églises protestantes au Québec, vers 1960 ces deux couples avaient formé deux petites communautés de foi, l’une parmi la classe ouvrière de Montréal Nord et l’autre juste au nord de la ville, à Joliette, une ville de classe moyenne pour la plupart[[14]](#endnote-14). Si nous avons très peu de traces d’une mission protestante plus ancienne, il n’en demeure pas moins que ce secteur avait été évangélisé un siècle auparavant par la Société missionnaire protestante francophone, ce qui expliquerait une plus grande réceptivité vers la mission mennonite[[15]](#endnote-15).

Les Mennonite Brethren sont arrivés peu après. Encouragés par les Martin, Ernie Dyck, qui avait été envoyé au Québec quand les missionnaires du Congo ont été forcés à quitter ce pays à cause de la révolution, a établi une communauté de foi à St.-Jérôme, à une centaine de kilomètres au sud de Joliette. Sous le leadership de Dyck, à l’automne de 1961 plusieurs enseignants anglophones, des immigrants portugais et une famille francophone avaient déjà formé une communauté. L’année suivante, Clyde et Elizabeth Shannon (elle était belge, francophone), sont arrivés aussi du Congo et ont établi une église avec un profil semblable dans les environs de St.-Thérèse, juste une vingtaine de kilomètres au sud de St.-Jérôme[[16]](#endnote-16).

On était loin d’imaginer alors les « larges campagnes d’évangélisation et les rencontres des jeunes » qui allaient fleurir à la suite du concile Vatican II, la Révolution tranquille des années 1960, y compris « la sympathie pour le nationalisme algérien, ... l’opposition à la guerre de Vietnam, ... la lutte pour les droits civiques des Noirs »[[17]](#endnote-17) et la révolution féministe[[18]](#endnote-18). Vers le milieu des années 1970, six communautés avaient poussé à partir de la communauté des Frères mennonites de St.-Jérôme, avec un estimé de quatre cents personnes assistant aux églises établies près de l’église mère. Vers 1984, environ un millier de convertis formaient dix communautés de foi, la plupart provenant de villes de moyenne taille et de la banlieue nord de Montréal, et même s’il y avait une majorité d’étudiants célibataires, avec quelques jeunes couples, il était fréquent de voir la conversion de familles entières car, en général, les mères et les petits enfants suivaient leurs jeunes adultes dans les églises[[19]](#endnote-19).

En contraste avec l’approche plus discrète de la mission des mennonites suisses, les méthodes évangéliques semblables à celles employées par les deux autres confessions évangéliques francophones, l’Association d’églises baptistes et l’Union d’églises baptistes, ont permis aux Frères mennonites de tirer profit du vide spirituel laissé par tous les changements de l’époque[[20]](#endnote-20). Tel que l’explique Lougheed, les églises évangéliques étaient en mesure d’offrir « une communauté », « une musique proche de leur cœur », « un sens de liberté » et un endroit où les participants pouvaient explorer si « Dieu existait vraiment ». Les convertis évangélisaient à leur tour « leurs amis et leur famille; ... grâce aux prédications, les études bibliques et les lectures ils construisaient rapidement une nouvelle perspective »[[21]](#endnote-21).

Bien qu’il semble exister une corrélation entre la déstabilisation de la société québécoise avec le concile Vatican II et la Révolution tranquille, et le Réveil évangélique, il n’est toujours pas clair pourquoi le mouvement s’est arrêté après 1982. Les chercheurs pensent que la cause pourrait être reliée à la crise économique qui a entraîné une grève générale au Québec en janvier 1983[[22]](#endnote-22). Quoi qu’il en soit, comme l’exprime Lougheed, « le réalisme a vite remplacé un idéalisme discrédité. »[[23]](#endnote-23)

**Création et continuité du Comité des femmes**

Le Comité des femmes inter-églises a joué un rôle clé dans la subsistance des communautés de foi qui ont vu le jour entre 1961, date de l’établissement de l’Église chrétienne St Jérôme – nom que cette communauté des Frères mennonites a choisi – et le déclin du Réveil, vingt ans après[[24]](#endnote-24). Créé en janvier 1978, les notes récemment trouvées dans le classeur vert suggèrent que, depuis le tout début, le Comité des femmes inter-églises a joué un rôle essentiel dans la maturation des Églises des frères mennonites. Quelques mois après le pic du Réveil, même quand l’enthousiasme envers les groupes de femmes mennonites s’estompait dans le reste du Canada, Thérèse Rolland a réuni quatre femmes de l’église de St.-Jérôme[[25]](#endnote-25). Ce soir hivernal du 22 janvier 1978, Mme Rolland, Yoland Ouellette, Suzette Denault et Viola Wiens ont établi l’exécutif du nouveau Comité des femmes inter-églises[[26]](#endnote-26).

Avant la fin de la soirée, ces quatre femmes, qui ont fait preuve d’une grande vision et compétence pour l’organisation, avaient établi ce qu’elles envisageaient comme une réunion annuelle des femmes des sept grandes communautés de foi des Frères mennonites. Avec le but bien défini d’apprendre à connaitre les « sœurs chrétiennes venant de différentes églises », elles ont invité les femmes des Églises des frères mennonites de Ste.-Thérèse, Ste.-Agathe, St.-Laurent, St.-Eustache, Ste.-Rose et St.-Donat à les rejoindre à l’Église St.-Jérôme le 8 avril pour ce qui serait la première journée annuelle des femmes[[27]](#endnote-27).

Les femmes de St.-Jérôme avaient considéré la possibilité d’avoir des réunions plus fréquentes pour leur groupe. Elles avaient discuté d’une variété d’activités qui pourraient leur permettre de créer des liens entre les femmes de la communauté : des soupers avec les maris, des échanges littéraires, des pique-niques, des activités de recréation, des repas avec des non-croyants, des études bibliques, même le ménage du Camp Peniel que les Frères mennonites avaient acheté aux anglicans en 1974[[28]](#endnote-28). Finalement, le comité a décidé d’investir son énergie surtout dans sa vision de la journée annuelle des femmes inter-églises[[29]](#endnote-29).

L’organisation de la première journée a été clé pour la réussite à long terme de cet événement annuel. Pas moins de cent douze femmes ont répondu à la lettre que Thérèse Rolland avait écrite de sa main et envoyée aux pasteurs de chacune des six églises sœurs de St.-Jérôme. Elles représentaient environ vingt-cinq pour cent des membres des communautés, y compris les hommes, les jeunes et les enfants qui allaient aux Églises des frères mennonites du Québec dans les années 1970. À l’exception d’absences occasionnelles, cette participation aux journées des femmes est restée stable pendant vingt ans[[30]](#endnote-30).

Lors de la deuxième année, la confiance que Thérèse Rolland avait envers le potentiel de leadership des femmes l’a amenée à contourner les pasteurs. Au printemps de 1979, dans sa lettre d’invitation pour la deuxième journée des femmes, elle encourageait une femme de chaque communauté à être responsable de communiquer au comité de St.-Jérôme combien de femmes seraient présentes à l’événement[[31]](#endnote-31). Entre-temps, le comité d’organisation local a passé de quatre à sept membres[[32]](#endnote-32). À l’instar d’autres sociétés de femmes mennonites dans le reste du Canada, ces journées donnaient aux femmes la possibilité de « participer à tous les aspects du culte »[[33]](#endnote-33). Le format qui comprenait des chansons, des prières, des témoignages et des présentations inspirantes continuerait ainsi pendant deux décennies. À différence de la plupart des réunions de femmes mennonites, les femmes du Québec ont organisé et préparé le repas seulement une fois. Pour la deuxième année, le comité a décidé de se faire livrer par St. Hubert BBQ, restaurant emblématique de la province. Libérées ainsi du travail en cuisine, elles ont pu centrer toute leur attention sur les aspects social et spirituel de la journée[[34]](#endnote-34).

Le succès initial de l’événement a inspiré la suite. Suivant la stratégie évangélique des Frères mennonites d’inviter rapidement les nouveaux convertis à l’église, les femmes du comité de St.-Jérôme se sont tournées vers les femmes d’autres églises de la confession; elles ont invité également les femmes de la vieille communauté mennonite de Joliette à les rejoindre en tant que sœurs organisatrices[[35]](#endnote-35). Par exemple, à Ste.-Rose, Denise Nantel, membre depuis moins de trois ans « qui a l’expérience de la parole de Dieu », et Denise Précourt, qui avait trouvé la foi juste quatre ans auparavant, ont intégré le comité [[36]](#endnote-36). À l’automne de 1980, le Comité des femmes inter-églises comptait déjà treize membres[[37]](#endnote-37). Au printemps de 1982, le comité a établi un schéma de rotation selon lequel les journées auraient lieu chaque fois dans une communauté différente[[38]](#endnote-38).

Mais tout à coup, l’enthousiasme a fléchi. Au printemps de 1983, le nombre des participantes a chuté, les femmes de la vieille communauté mennonite de Joliette sont parties et la présidente Thérèse Rolland a présenté sa démission. En rétrospective, la recherche montre que c’était le moment où l’enthousiasme du Réveil a commencé à s’estomper[[39]](#endnote-39). La longue discussion que les membres du Comité des femmes inter-églises ont eu un soir d’octobre montre un clair consensus sur l’importance de continuer à organiser les journées annuelles. Tout de suite après la démission de Mme Rolland, le comité a élu Danielle Nadeau comme présidente, ce qui a renforcé l’engagement de sa communauté de l’Église St.-Laurent[[40]](#endnote-40).

Quatre ans après, au printemps de 1987, quand l’intérêt semblait fléchir encore une fois, Micheline Beauchamp ouvrait la réunion de planification dans sa maison de St.-Eustache avec Proverbes 3, 5-6 : « Mets ta confiance en l’Éternel de tout ton cœur et ne te repose pas sur ta propre intelligence. Tiens compte de lui pour tout ce que tu entreprends, et il te conduira sur le droit chemin. »[[41]](#endnote-41) Pour encourager les cinq fidèles qui étaient venues évaluer le potentiel des futures journées des femmes, Mme Beauchamp leur a rappelé la façon dont Dieu les avait soutenues pendant les dix années précédentes. Il semble que ses propos les aient vraiment inspirées car ces cinq fidèles ont répondu avec enthousiasme à la plus récente journée des femmes organisée deux semaines avant dans l’église de St.-Eustache. Revigoré, le groupe a commencé donc sa deuxième décennie et a planifié une autre journée annuelle pour 1988[[42]](#endnote-42).

C’était un temps où les femmes étaient entourées de femmes avec une succession de présentatrices dynamiques, des femmes qui chantaient des louanges ensemble, qui écoutaient les témoignages de leurs sœurs, qui se soutenaient les unes les autres dans des groupes de discussion animés également par des femmes[[43]](#endnote-43). Les procès-verbaux montrent que même si le comité organisateur invitait parfois des présentatrices appartenant à la communauté anglophone, et comme preuve de l’indigénisation des Frères mennonites, c’étaient des femmes francophones des communautés locales qui organisaient régulièrement les rencontres, qui se portaient bénévoles pour animer des groupes de discussion, qui donnaient leurs témoignages et qui s’occupaient de la musique[[44]](#endnote-44).

**Formation de la femme évangélique chrétienne**

Au début, les organisatrices ont fait appel aux femmes qui avaient plus d’expérience dans la foi pour commencer à explorer comment vivre en tant que femme chrétienne évangélique. Afin d’obtenir une formation pour elles-mêmes ainsi que pour leurs sœurs récemment converties, elles ont cherché Viola Wiens, dont le mari, Herb, avait été appelé de l’Ouest du pays pour enseigner au nouvel institut biblique des Frères mennonites à Laval. En réponse à sa suggestion « Comment manifester notre amour envers Dieu en tant que femme », elles ont engagé Connie Wight, une présentatrice très connue dans les cercles évangéliques du Québec[[45]](#endnote-45). Lors de la première journée des femmes, les propos de Saint Paul à Corinthe, « je me suis fait tous à tous » (1 Corinthiens 9, 22b) ont constitué la base pour explorer les manières de mettre leur nouvelle foi en action dans le contexte de leurs familles et de leurs occupations[[46]](#endnote-46).

Les femmes s’épanouissaient dans ces espaces favorisés par les évangéliques où elles pouvaient se réunir pour étudier la Bible sans la présence d’un prêtre ou d’un pasteur, et pondérer ce que les Écritures avaient à leur dire[[47]](#endnote-47). Il n’y a aucun doute que le succès de la première journée annuelle a inspiré la suite. Lorsque la décision d’embaucher des professeurs francophones pour l’École biblique des Frères mennonites a précipité le retour vers l’Ouest de Viola et Herb Wiens, l’exécutif, constitué maintenant exclusivement de nouvelles converties, s’est tourné une fois de plus vers Connie Wight pour l’inviter à parler lors de la deuxième journée des femmes[[48]](#endnote-48). Tout en s’excusant pour le manque de clarté du groupe, la secrétaire Suzette Denault a demandé à Wight si elle pouvait penser à un thème relié à leur désir de suivre la direction de Dieu pour continuer leur cheminement comme femmes chrétiennes[[49]](#endnote-49). Wight a accepté l’invitation et a pris le texte de 2 Corinthiens 5, 14-21 comme base de sa présentation qu’elle a appelée « Moi, une nouvelle création? ».

Sous la direction de Wight et d’autres présentatrices connues des cercles évangéliques, les femmes ont exploré ensemble la crise d’identité qui affligeait les Québécois francophones[[50]](#endnote-50). Alors que le mouvement féministe séculier mettait l’accent sur l’autonomie des femmes, y compris l’accès à la contraception, le contrôle de leurs corps avec le droit à l’avortement et la possibilité d’avoir des enfants en dehors du mariage, les femmes de ces églises se sont lancées dans l’exploration de leurs propres inquiétudes sur la conduite appropriée des femmes mariées. Quelle était la perspective correcte par rapport à la sexualité? Comment devraient-elles s’habiller? Comment devraient se comporter les femmes mariées?[[51]](#endnote-51) Par exemple, vers la fin de 1979, la secrétaire Suzanne Denault écrivait encore une fois à Connie Wight pour l’inviter à parler sur « La femme chrétienne mariée et ses problèmes »[[52]](#endnote-52). Des sujets comme les préoccupations familiales, y compris la relation des parents avec leurs enfants et adolescents[[53]](#endnote-53), la meilleure manière d’aider leurs enfants à garder la foi[[54]](#endnote-54) et l’influence des phénomènes sociaux allant de la pornographie à la télévision, revenaient sans cesse[[55]](#endnote-55).

Dans un contexte qui changeait à grande vitesse, et avec leur nouvelle identité de femmes chrétiennes évangéliques, les femmes des Églises des frères mennonites cherchaient des réponses. « Qui suis-je? » demandaient-elles. Pour les femmes de classe moyenne, les habits à la mode, le maquillage et la danse constituaient la norme. S’agissait-il d’attractions mondaines?[[56]](#endnote-56) Est-ce que la femme ordinaire peut incarner l’Évangile? Comment réagir quand on est mise à l’épreuve? Suis-je fidèle à mon rôle? Comment aimer les gens autour de nous? Comment servir les autres? Est-ce que notre bonheur est fondé sur le service à autrui ou en communion avec Dieu?[[57]](#endnote-57) Comment démasquer les illusions qui mettent au défi notre vie spirituelle?[[58]](#endnote-58) Pendant deux décennies, ces femmes ont continué d’organiser leurs journées annuelles dans la prière et l’attention, sachant que ces précieux moments seraient essentiels pour leur encouragement et leur formation, lorsqu’elles rencontreraient des sœurs d’autres églises pour « une bonne conférence pratique pour t’aider dans ta marche chrétienne »[[59]](#endnote-59).

**Construction d’une identité de sœurs parmi les frères**

En décembre 1984, deux articles publiés dans *Le Lien* *des Frères mennonites* (publication existant depuis trois ans seulement) affirmaient les femmes qui utilisaient leurs dons dans l’Église. La rédactrice Claudette Leblanc avait résumé une série de présentations de Robert Dagenais pour le cercle des Frères mennonites où il explorait les différentes manières dont Jésus avait rehaussé les femmes et il essayait en même temps d’interpréter les extraits des épîtres de Paul qui étaient difficiles à leur endroit. La conclusion de Dagenais mettait en valeur ce qui est devenu un mantra pour les théologiennes féministes, le texte de Galates 3, 28 et sa promesse d’égalité pour tous[[60]](#endnote-60). Cependant, la popularité des journées des femmes suggérait que les sœurs parmi les Frères mennonites cherchaient davantage que l’affirmation des dirigeants hommes. Elles chérissaient un espace où elles pouvaient explorer leurs propres questionnements sur la foi et construire leur identité chrétienne avec d’autres femmes de la confession, de même que des cercles évangéliques plus larges, comme le laisse entrevoir un rapport sur une retraite organisée par l’Association des femmes chrétiennes évangéliques du Québec[[61]](#endnote-61).

Il était clair depuis le début que ces journées des femmes étaient conçues exclusivement pour les femmes. Très tôt, il a été suggéré timidement que cet événement pourrait être ouvert aux maris, mais la réponse négative ne s’est pas fait attendre. En aucun moment il n’y a eu des hommes invités à présenter ou à animer un atelier. Les hommes étaient les bienvenus seulement pour livrer et servir les repas commandés au restaurant, pour organiser l’espace et pour aider comme soutien technique. Par exemple, dans son rapport de juin 1989 paru dans *Le Lien*, Yolande Morel Bourdages taquinait le public masculin en leur disant qu’ils étaient en train de rater une grande occasion et qu’ils devraient organiser une journée des hommes parallèle. La photo accompagnant cet article montrait les hommes de la communauté de St.-Laurent, hôte de l’événement, en train de servir le dîner[[62]](#endnote-62).

En pleine période féministe où les groupes de femmes surgissaient partout au Québec, les femmes des Frères mennonites cherchaient la sororité dans leur cheminement comme chrétiennes évangéliques. Jeannine Lambert rapportait ainsi la journée de 1988 : « il est vraiment agréable de rencontrer ces « vieux » visages des autres assemblées, de même que les nouveaux. Il est bon d’échanger sur tout et rien, entre sœurs dans la foi. »[[63]](#endnote-63) En effet, dix ans plus tard, alors que les journées des femmes voyaient leur fin approcher, le thème révélait l’identité de sororité que ces femmes avaient construite : « L’amie aime en tout temps et dans le malheur elle se montre une sœur. » (Prov. 17, 17.)

Dans ce contexte, géographique et temporel, il n’a jamais été question de soutenir d’autre mission que celle d’appuyer les femmes dans leur cheminement spirituel[[64]](#endnote-64). Les budgets montrent que le but était tout simplement d’atteindre l’équilibre[[65]](#endnote-65). Il n’a pas été question non plus du ministère des femmes[[66]](#endnote-66). À l’instar des groupes de femmes des Mennonite Brethren ailleurs au Canada, les journées des femmes offraient un endroit où les femmes pouvaient se réunir pour leur formation et encouragement mutuel alors qu’elles étudiaient et célébraient ensemble[[67]](#endnote-67). Le Comité des femmes inter-églises est resté constant tout le long de ses vingt ans d’existence, alors que les femmes cherchaient à créer un espace où elles pourraient explorer les Écritures avec d’autres femmes et développer une sororité au sein de leurs communautés Frères mennonites.

Pour conclure, les notes du classeur vert montrent que l’histoire du Comité des femmes inter-églises et l’organisation des journées des femmes aident grandement à comprendre l’histoire des mennonites au Québec, ainsi que l’histoire des mennonites au Canada[[68]](#endnote-68). Ces journées nous montrent non seulement le leadership et l’engagement des femmes envers leur nouvelle foi, alors qu’elles se nourrissaient d’une confession évangélique en ajoutant leurs caractéristiques ethniques propres, mais on pourrait se demander également si sans cette construction intentionnelle d’une identité de sœurs parmi les frères, les Frères mennonites auraient pu survivre en tant que confession dans un Québec profondément transformé à la suite de la Révolution tranquille.

1. Je tiens à remercier le Dr. Zacharie Leclair, Ginette Bastien et les lecteurs anonymes pour leurs remarques sur les premières versions de cet article. [↑](#endnote-ref-1)
2. Pour un aperçu clair du développement des groupes évangéliques au Québec pendant cette période, consulter

   Richard Lougheed, “The Evangelical Revivals of the 1960s

   – 1980s,” in *French-Speaking Protestants in Canada: Historical Essays*,

   191-206, edited by Jason Zuidema (Leiden, Netherlands: Brill, 2011). [↑](#endnote-ref-2)
3. Brian Clarke and Stuart Macdonald, *Leaving Christianity: Changing Allegiances*

   *in Canada since 1945* (Kingston & Montreal: McGill Queen’s

   University Press, 2017), 17. [↑](#endnote-ref-3)
4. Voir, par exemple, Lougheed, “Evangelical Revivals;” Lougheed, Wesley

   Peach and Glenn Smith, *Historie du Protestantism au Québec depuis 1960*

   (Québec, QC: Éditions la Clarière, 1999); Glen G. Scorgie, “The French-

   Canadian Missionary Society: A Study in Evangelistic Zeal and Civic Ambition,”

   79-98, in Zuidema; Jean-Louis Lalonde, “French Protestant

   Missionary Activity in *Quebec* from the 1850s to the 1950s,” 163-190, in

   Zuidema; Sébastien Fath, “The Other American Dream: French Baptists

   and Canada in the 19th and 20th Centuries,” 243-264, in Zuidema; Michael Di

   Giacomo, “Pentecostal and Charismatic Christianity in Canada: Its Origins,

   Development, and Distinct Culture,” 15-38, in *Canadian Pentecostalism:*

   *Transition and Transformation*, edited by Michael Wilkinson (Kingston, ON

   and Montreal, QC: McGill-Queen's University Press, 2009). [↑](#endnote-ref-4)
5. Voir par exemple Randall Balmer et Catharine Randall, “Henriette Feller,

   the Spirit and Mission to Canada,” 30-33, in Zuidema; Lougheed et al, *Histoire*

   *du Protestantism au Québec,* 23; Fath, “The Other American Dream,”

   248. [↑](#endnote-ref-5)
6. Lucille Marr, “The College and Missions: Jane Drummond Redpath,” in

   *Still Voices, Still Heard: Sermons, Letters, Addresses and Reports, The*

   *Presbyterian College, Montreal, 1865 – 2015,* 44-62*,* édition de Jim Armour et

   al (Eugene, OR: Wipf & Stock, 2015). [↑](#endnote-ref-6)
7. L’image des « deux solitudes » a été employée par l’auteur du roman homonyme, en anglais, *Two Solitudes,* Hugh MacLennan, paru en 1945. Voir la critique de Marine Leland,

   *The Modern Language Journal*, Vol. 29, No. 5 (May, 1945), 424-425

   (Wiley on behalf of the National Federation of Modern Language Teachers

   Associations) https://www.jstor.org/stable/318183; Accessed: 12-12-2018

   20:34 UTC. [↑](#endnote-ref-7)
8. *The Work of their Hands: Mennonite Women’s Societies in Canada* (Waterloo,

   ON: Wilfrid Laurier University Press, 1996), 150, 157-58. [↑](#endnote-ref-8)
9. *Mennonite Women in Canada: a History* (Winnipeg, MB: University of Manitoba

   Press, 2008). [↑](#endnote-ref-9)
10. Clarke and Macdonald, *Leaving Christianity*, 122, 160; Solange Lefebvre,

    “The Francophone Roman Catholic Church,” 118, 122-23, in *Christianity*

    *and Ethnicity in Canada* (Toronto, ON: University of Toronto Press, 2008),

    edited by Paul Bramadat and David Seljak; Callum G. Brown, *Religion and*

    *the Demographic Revolution: Women and Secularisation in Canada, Ireland,*

    *UK and USA since the 1960s* (Woodbridge, UK and New York, NY:

    Boydell & Brewer Ltd, 2012), 58; Michael Gauvreau, “’Without making a

    noise’: The Dumont Commission and the Drama of *Quebec*’s Dechristianization,

    1968-1971,” 197-202, in *The Sixties and Beyond: Dechristianization in*

    *North America and Western Europe, 1945-2000*, ed. Nancy Christie and

    Gauvreau (Toronto, ON: University of Toronto Press, 2013). [↑](#endnote-ref-10)
11. Judy Rebick, *Ten Thousand Roses: The Making of a Feminist Revolution*

    (Toronto: Penguin Canada, 2005), 228; voir également Lougheed, “Evangelical Revivals,”

    193. [↑](#endnote-ref-11)
12. Rebick, *Ten Thousand Roses,* 47-58, 228; Brown, *Religion and the Demographic*

    *Revolution,* 58, 161, 191; Gauvreau, “‘Without making a noise’,” 186;

    in “Francophone Roman Catholic Church,” 125-27, Lefebvre résume l’effet de la Révolution tranquille et le mouvement féministe sur les femmes catholiques. [↑](#endnote-ref-12)
13. Richard Lougheed, *Menno’s Quebecois descendants: A History of the mission*

    *of Anabaptist groups in Quebec, 1956-2017* (Kitchener, ON: Pandora

    Press, forthcoming), 26. [↑](#endnote-ref-13)
14. Lougheed raconte cette histoire dans *Menno’s Quebecois descendants,* 22-29, 36-44,

    47-48; voir aussi Lefebvre, “Francophone Roman Catholic Church,”109, 115. [↑](#endnote-ref-14)
15. Pour plus de détails sur la mission protestante franco-canadienne voir

    Lougheed, *Menno’s Quebecois descendants*, 9-25 and Jean-Louis Lalonde,

    “French Protestant missionary activity in Quebec from the 1850s to the

    1950s,” 163-90, in Zuidema, *French-Speaking Protestants in Canada*. [↑](#endnote-ref-15)
16. Lougheed, *Menno’s Quebecois descendants*, 48-50, 54-56, 75. [↑](#endnote-ref-16)
17. Ibid.*,* 73. [↑](#endnote-ref-17)
18. Rebick, *Ten Thousand Roses*, 48; Lefebvre, “Francophone Roman Catholic

    Church,” 125-27. [↑](#endnote-ref-18)
19. Lougheed, *Menno’s Quebecois descendants*, 58, 62, 74-75, 78, 89-90;

    Lougheed, “Evangelical Revivals,” 199. [↑](#endnote-ref-19)
20. Ibid., 195, n. 14, 197. [↑](#endnote-ref-20)
21. Ibid., 200. [↑](#endnote-ref-21)
22. In Ibid., 197-98, 200-04, Lougheed explique que le Réveil a commencé vers 1970, avec un pic en 1977, et il a continué avec force jusqu’en 1982 quand la croissance rapide s’est arrêtée. [↑](#endnote-ref-22)
23. Ibid., 203. [↑](#endnote-ref-23)
24. Les Québécois s’identifiaient comme chrétiens plutôt qu’avec le nom d’une confession.

    Lougheed, *Menno’s Quebecois descendants,* 58. [↑](#endnote-ref-24)
25. Redekop, *Work of their Hands,* 65. [↑](#endnote-ref-25)
26. “La première réunion du Comité des femmes,” 22 janvier 1978, classeur vert, Archives de l’Association des églises des frères mennonites du Québec, (AEFMQ). [↑](#endnote-ref-26)
27. Ibid. [↑](#endnote-ref-27)
28. “Réunion du Comité des femmes,” 24 février 1978, Archives AEFMQ;

    Lougheed, *Menno’s Quebecois Descendants,* 126*.* [↑](#endnote-ref-28)
29. “La première réunion du Comité des femmes,” 22 janvier 1978. [↑](#endnote-ref-29)
30. “Lettre circulaire à afficher dans les différentes églises,” n.d., classeur vert,

    Archives AEFMQ; “Comité des femmes, revenues et dépenses,” 15 avril

    1986, 29 avril 1989, 28 avril 1990, 21 octobre 1991. [↑](#endnote-ref-30)
31. Rolland,“Lettre adressée aux églises” pour annoncer la réunion de mai 1979, classeur vert, Archives AEFMQ. [↑](#endnote-ref-31)
32. “Réunion des femmes de l’église,” 20 novembre 1979. [↑](#endnote-ref-32)
33. Redekop, *Work of their Hands,* 74. [↑](#endnote-ref-33)
34. “Réunion des femmes de l’église,” 20 novembre 1979. [↑](#endnote-ref-34)
35. “Les femmes du comité de l’église de St. Jérôme à l’épouse du pasteur ou personne-ressource,” juin 1980; A.A. Bérubé aux femmes de St. Jérôme, 3 novembre 1980; classeur vert, Archives AEFMQ; Lougheed, *Menno’s Quebecois* *descendants, 65,* 79. [↑](#endnote-ref-35)
36. Edwige Bélanger à T. Rolland, 21 août 1980, classeur vert, Archives

    AEFMQ. Le système scolaire était divisé en conseils scolaires protestants et catholiques jusqu’au milieu des années 1970. Voir Lefebvre, “Francophone Roman

    Catholic Church,” 117. [↑](#endnote-ref-36)
37. Membres du Comité des femmes inter-églises; “réunion du Comité des

    femmes,” 3 juin 1980. [↑](#endnote-ref-37)
38. *“*Réunion du Comité des femmes,” 7 octobre 1981, 27 octobre 1982. [↑](#endnote-ref-38)
39. Lougheed, “Evangelical Revivals,” 198, 202-04. [↑](#endnote-ref-39)
40. “Réunion du Comité des femmes,” 27 octobre 1982; 25 octobre 1983; 31

    octobre 1983. [↑](#endnote-ref-40)
41. Bible Gateway, https://www.biblegateway.com, 15 février 2019. [↑](#endnote-ref-41)
42. “Réunion du Comité des femmes,” 24 mars 1987; Lougheed, *Menno’s Quebecois*

    *descendants,* 89. [↑](#endnote-ref-42)
43. “Réunion du Comité des femmes*,*” 3 avril 1978. [↑](#endnote-ref-43)
44. Lougheed, *Menno’s Quebecois Desdendants,* 89. [↑](#endnote-ref-44)
45. “La première réunion du Comité des femmes,” 22 janvier 1978; Lougheed,

    *Menno’s Quebecois Descendants,* 85*.* [↑](#endnote-ref-45)
46. “La première réunion des femmes de l’église de St. Jérôme,” 24 février

    1978. [↑](#endnote-ref-46)
47. Une conversation avec Elaine Goulet, une femme évangélique, ancienne catholique récemment convertie, m’a aidé à mieux comprendre ce point. Montréal, Québec*,* 16 février 2019. [↑](#endnote-ref-47)
48. S. Denault, lettre à Connie Wight, novembre 1978; été 1979, classeur vert, Archives AEFMQ. [↑](#endnote-ref-48)
49. Denault, lettre à Wight, novembre 1978. [↑](#endnote-ref-49)
50. Programme, “Journée de rencontre pour les femmes chrétiennes,” 5 mai 1979, classeur vert, Archives AEFMQ. [↑](#endnote-ref-50)
51. “Réunion Comité des femmes,” 30 novembre 1979. [↑](#endnote-ref-51)
52. Denault, lettre à Wight, 11 décembre 1979. [↑](#endnote-ref-52)
53. “Réunion Comité des femmes,” 21 octobre 1980. [↑](#endnote-ref-53)
54. *“*Réunion Comité des femmes,” 27 février 1982. [↑](#endnote-ref-54)
55. *“*Réunion Comité des femmes,” 6 novembre 1984. [↑](#endnote-ref-55)
56. “Réunion Comité des femmes,” 31 octobre 1983. [↑](#endnote-ref-56)
57. “Réunion Comité des femmes,” 27 octobre 1982. [↑](#endnote-ref-57)
58. *“*Procès-verbal du Comité des femmes,” 17 novembre 1992. [↑](#endnote-ref-58)
59. “Réunion Comité des femmes,” 7 mars 1987, 30 mars 1989. [↑](#endnote-ref-59)
60. “La femme et le christianisme” et “Paul et les femmes”, *Le Lien des*

    *Frères Mennonites*, vol. 3, no. 12 (6 déc. 1984): 1-3. Voir aussi, par exemple,

    Mary T. Malone, *Women and Christianity, Vol. I: The First Thousand Years*

    (Ottawa, ON: Novalis Press, 2000), 26 and Rebecca Moore, *Women in Christian*

    *Traditions* (New York: New York University Press, 2015), 49. [↑](#endnote-ref-60)
61. Claudette Leblanc, “Les femmes se retrouvent,” *Le Lien* vol. 4, no. 6 (juin

    1985): 5. [↑](#endnote-ref-61)
62. “Une journée pour les femmes*,” Le Lien*, vol. 8, no. 1 (juin 1989): 7. [↑](#endnote-ref-62)
63. “L’amitié entre femmes,” *Le Lien*, vol. 6, no. 10 (avril 1988): 5. [↑](#endnote-ref-63)
64. Redekop, *Work of their Hands,* 74. [↑](#endnote-ref-64)
65. “Comité des femmes, revenues et dépenses,” 15 avril 1986, 29 avril 1989,

    28 avril 1990, 21 octobre 1991. [↑](#endnote-ref-65)
66. Vers 1987 les Églises des frères mennonites étaient encouragées à affirmer les femmes dans plusieurs ministères. Redekop, *Work of their Hands,* 83. [↑](#endnote-ref-66)
67. Ibid.*,* 66-68; 70-71. [↑](#endnote-ref-67)
68. Programme, “Journée des femmes inter-églises,” 4 avril 1998, classeur vert,

    Archives *AEFMQ*. [↑](#endnote-ref-68)